

## UNE LEÇON DE LA CHINE

Par Léon BAZALGETTE

Nous, bons Européens et descendants d'Européens, avons comblé de nos bienfaits l'Orient. Nous lui avons expédié canons, machines et missionnaires. Nous l'avons initié à la diplomatie et aux affaires. Non contente de lui servir de précepteur, la race blanche s'est installée en maîtresse sur d'immenses portions ou sur des bordures de territoires, pour mieux lui prouver, par sa présence, la supériorité de son idéal. Généreusement, elle l'a invité à participer avec elle aux surs bénéfiques de la civilisation qui a pour assises l'usine, la caserne, le code et le *Credo*.

N'est-il pas, dès lors, naturel que l'Orient, comblé, cherche en retour à exprimer sa gratitude en nous offrant quelques menus grains de cette richesse que les milliers d'ans ont accumulée dans son passé ? L'Orient offre ce qu'il a, les fleurs de son antique sagesse, nuances et parfums tout différents des nôtres, pour que nous les respirions, les admirions, et que quelques-uns se demandent si la vérité de demain n'aurait pas d'éléments à leur emprunter, en composant son nouveau bouquet.

Au nom de l'Inde, Ananda Coomaraswamy nous invite à découvrir la parenté de l'Orient et de l'Occident. Ne voir en Asie que territoires à exploiter, marchés à conquérir, c'est le point de vue du diplomate et du fabricant, complices du missionnaire. Mais il y a ceux qui se penchent sur l'expérience humaine, sur la sagesse humaine à travers toutes les races et tous les temps, pour la comparer à cette vérité qu'ils pressentent et qui sera faite du meilleur de la terre. Coomaraswamy, qui est de ceux-ci, écrit :

« Il faut se rendre compte que le monde moderne n'est plus l'ancien monde aux lentes communications ; ce qui se fait dans l'Inde ou au Japon a sa répercussion immédiate en Europe et en Amérique... Il sera tout à fait impossible d'établir un ordre social supérieur en Occident tant que l'Orient restera engoué de cette théorie du laisser-faire dont la nouveauté le séduit... Si la pensée constructive européenne, soit par ignorance, soit par mépris de l'Asie, omet de rechercher la coopération des philosophes orientaux, il viendra un moment où l'Europe ne pourra plus combattre l'industrialisme, parce que cet ennemi se sera retranché en Asie... »

« L'Europe ne pourra donc mieux payer sa dette, et d'une façon plus avantageuse pour elle-même, qu'en cherchant à coopérer avec l'Asie dans toutes les aventures de l'esprit où elle voudra se lancer. Il est vrai qu'ainsi elle aura la pénible obligation de renoncer à l'antique croyance attribuant à l'Occident la mission de civiliser l'Orient... Ce qu'il faut pour la commune civilisation du monde, c'est reconnaître des problèmes communs, c'est coopérer à leur solution... »

Plus vaste et bien moins connue encore, la Chine, dans cette œuvre de coopération, n'a sans doute pas moins à offrir. Elle attend qu'on l'interroge. Elle ne sait pas se faire entendre. Les germes précieux enfouis dans le sol de ses milliers d'années sont là pour qui les extraira.

Il semble que la besogne soit près de commencer. Nos excellents confrères de *The Nation* — l'hebdomadaire de New-York, d'esprit si net et brave — viennent de composer un numéro sur la Chine. Parmi d'intéressants articles sur la politique, la famille, l'art, les premières luttes ouvrières, il est une page surtout qui s'impose par l'ampleur et la nouveauté de son point de vue. Elle a pour auteur l'un des délégués chinois à la conférence de Washington, Chang Hsin-Hai, et contient, à l'adresse de l'Occident, une leçon qui doit être recueillie.

« Les gens parlent avec éloquence d'internationalisme, mais derrière cette idée existe toujours la conception d'une nation considérée comme entité se suffisant à elle-même. C'est seulement lorsque cette idée aura été abandonnée que les maux et l'inquiétude dont souffre l'ordre ancien cesseront d'affliger l'ère nouvelle qui se développe. C'est ici que les Occidentaux trouveront du profit à étudier la philosophie politique qu'ont préconisée les Chinois et qui forme l'assise de leur civilisation ».

Oui, cette Chine déchirée, en proie à une effroyable corruption politique, et que l'Occident estime impuissante parce qu'elle n'est pas parvenue à établir un pouvoir central assez solide, n'a qu'à se retourner vers son passé, vers sa vraie tradition, pour offrir cette leçon à ses critiques. « Le mérite particulier de la pensée politique chinoise, c'est qu'elle ne reconnaît nullement l'existence de l'Etat considéré comme entité se suffisant à elle-même ». Selon cette pensée la nation, l'autorité centrale, la puissance, au sens où l'entendent les Occidentaux, c'est-à-dire en tant que « personne » supérieure aux individus et affranchie des règles de conduite qui s'appliquent aux rapports entre individus, n'existent pas. Faiblesse, dit-on généralement. Au contraire. « C'est en réalité notre force ». Elle vient de loin. C'est la pensée de Confucius, reprise après lui maintes fois :

« Les illustres anciens, lorsqu'ils voulaient dégager et propager dans le monde les plus hautes vertus, commençaient par mettre de l'ordre dans leur Etat. Avant de mettre de l'ordre dans leur Etat, ils soumettaient leur famille à la règle. Avant de soumettre leur famille à la règle, ils cultivaient leur moi. Avant de cultiver leur moi, ils approfondissaient leur âme. Avant d'approfondir leur âme, ils s'efforçaient d'être sincères en pensée. Avant de s'efforcer d'être sincères en pensée, ils étendaient à l'extrême leur savoir. Cet agrandissement du savoir consistait à explorer les choses et à les voir telles qu'elles sont. Lorsqu'ils avaient ainsi exploré les choses, ils arrivaient au savoir complet. Lorsqu'ils étaient arrivés au savoir complet, leurs pensées devenaient sincères. Lorsque leurs pensées étaient sincères, leur âme devenait parfaite. Lorsque leur âme était parfaite, leur moi devenait cultivé. Lorsque leur moi était cultivé, leur famille devenait soumise à la règle. Lorsque leur famille était soumise à la règle, l'ordre se trouvait mis dans leur Etat. Lorsque

l'ordre était mis dans leur Etat, alors le monde entier devenait paisible et heureux ».

Sans existence propre, réduit à sa plus simple expression, l'Etat n'a qu'une seule raison d'être — sa seule excuse : l'appui qu'il peut apporter à la loi morale, qui est la même, qu'il s'agisse des individus ou des nations. « Rien n'a été plus odieux au peuple chinois qu'une machine gouvernementale compliquée ». L'art du gouvernement était pour eux formule vide. Le Chinois respecte un autre art, et n'a pas besoin du gouvernement pour se sentir en sécurité. « Il n'a pas souffert de loi au-dessus de lui et au-dessus de ce qu'il a pu faire personnellement pour se rapprocher de la vie parfaite... Les Occidentaux pensent immédiatement aux théoriciens allemands, à Treitschke et à ses pareils, quand on prononce le mot de *Realpolitik* ; mais, au sens chinois, ce mot ne signifierait rien de plus que la constante fixation, chez les individus comme chez les nations, du point que ceux-ci ont pu atteindre dans la réalisation des fins suprêmes de la vie ».

Cette conception de l'Etat s'est manifestée par une singulière largeur de vue vis-à-vis des autres nations ou races. Pour le Chinois authentique, les différences natio-

nales ou raciales n'ont pas grande importance : seules comptent la justice, la sincérité, la valeur morale. Pendant des siècles, Chinois et Japonais ont été amis. Et sur son propre territoire, plus grand que l'Europe, et habité par des peuples d'une diversité comparable à celle des nations d'Occident, la Chine n'a pas connu les divisions. Elle est demeurée, jusqu'à l'époque contemporaine, une immense confédération de peuples, où les différences de langue, de religion, de race n'ont pu l'emporter sur le respect de la loi morale. Jusqu'aux tribus d'indigènes de l'intérieur, qui vivent en parfaite liberté, considérés comme des égaux par leurs voisins chinois.

Telle est la leçon de la vieille Chine, que nous propose Chang Hsin-Hai, en estimant que l'Occident aurait avantage à s'en pénétrer. Une Chine, attaquée par des nations de proie, forcée de se défendre, de s'organiser militairement à l'europpéenne, d'attaquer à son tour, réussissant à vaincre ses oppresseurs... : « Si ce jour-là devait arriver, ce serait l'Occident vaincu par l'Occident », et non par la vraie Chine, dont il méprise l'antique exemple. Ce serait la loi morale balayée par la « civilisation » — la nôtre, celle qui va de pair avec le « Droit ».

## TROIS LIVRES DE POÈMES

Par Jean BERNIER

*Débarcadères*, par M. Jules Supervielle, aux éditions de la *Revue de l'Amérique Latine*.

Les jeunes poètes français sont, quoi qu'on en dise, fort rares. De très nombreux jeunes gens écrivent actuellement en vers, libres ou réguliers, compréhensibles ou incompréhensibles, mais bien peu sont, comme l'écrivait Guillaume Apollinaire, « fondés en poésie ». Aussi est-ce avec un plaisir spécial que j'ai lu *Débarcadères*, recueil de poèmes, divers de forme, mais d'unité d'inspiration indéniable et qui dénotent une véritable sensibilité poétique.

M. Supervielle est un Français de France dont une bonne partie de la vie s'est jusqu'à présent déroulée dans l'Amérique du Sud. La scission de cette existence entre deux hémisphères aimés tous deux pour des raisons différentes mais profondes est la grande aventure du poète. De ce va-et-vient entre la campagne française délicate et fine et la pampa qui « tend de tous côtés sa peau dure de vache qui a toujours couché dehors », de ce partage de soi entre « les paysages manufacturés d'Europe, saignés « par les souvenirs », entre « cette nature exténuée et « passive qui n'a plus que des quintes de lumière » et le pays où les colons

*Dans la chaleur urgente n'osent  
Bouger de peur de se blesser aux rais qui coupent comme verre.*  
et où

*De hauts cactus se contractant  
Et secrétant mille piquants,  
Tendent leurs lèvres à la gourde  
Evasive de l'heure sourde.*

naît une inquiétude constante de déraciné, une nostalgie douce-amère d'où la poésie de M. Supervielle tire son incontestable originalité.

Quel que soit le sujet traité par le poème, que l'auteur use de la prose rythmée ou de la prosodie classique ; que le poète soit descriptif, pittoresque, évocateur, ou qu'il s'abandonne au contraire à la musique intérieure la plus aveugle, une mélancolie très particulière, infléchie et pudique circule dans ces vers, les lie intimement les uns aux autres.

Quoi de plus significatif et de plus délicatement poignant que ce verset :

*Ah ! tu voudrais jeter des ponts de soleil entre des pays  
que séparent les océans et les climats,  
et qui s'ignoreront toujours.*

*Les soirs de Montevideo ne seront pas couronnés de célestes  
roseraies pyrénéennes*

*les monts de Janeiro toujours brûlants et jamais consumés  
ne pâliront point sous les doigts délicats de la neige française,  
et tu ne pourras entendre, si ce n'est dans ton cœur, la marée  
des avoines argentines*

*ni former un seul amour avec tous (je pense qu'une coquille  
a laissé tous au lieu de toutes) ces amours qui échelonnent ton  
âme*

*et dont les mille fumées ne s'uniront jamais en la torsade  
d'une seule fumée.*

Ainsi que cette exquisite chanson lassée, *La Chanson du Baladín* qui clôt le recueil, comme une épitaphe :